

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie : **Fortune littéraire des expériences et souvenirs d'enfance***

Pedro MÉNDEZ
Concepción PALACIOS

Universidad de Murcia
Departamento de Filología Francesa, Románica, Italiana y Árabe
psmendez@um.es
concha@um.es

Recibido: 5 de noviembre de 2009

Aceptado: 13 de abril de 2010

RÉSUMÉ

Adèle Foucher vécut toujours à l'écart de l'activité littéraire de son mari, Victor Hugo. Pourtant, en utilisant des renseignements et des matériaux fournis par l'écrivain lui-même, elle rédigea les mémoires intitulées *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863), une œuvre qui représente un témoignage fort intéressant de l'existence de Hugo jusqu'en 1841. Le texte reflète l'importance des souvenirs d'enfance dans la vie et l'œuvre postérieures de Hugo. Ses séjours en Italie et en Espagne laissèrent notamment des traces indélébiles chez l'écrivain qui se sont manifestées dans l'écriture elle-même, particulièrement dans son théâtre, mais aussi dans sa poésie et dans ses romans. Partant de ces mémoires, l'article met en relief comment certains aspects de son œuvre – idées, thèmes, personnages, etc. – ont été inspirés par des expériences décisives, vécues dans son enfance et son adolescence.

Mots clés: Victor Hugo, mémoires, XIX^e siècle, narration, théâtre, poésie.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie : Fortuna literaria de las experiencias y recuerdos de la infancia

RESUMEN

Adèle Foucher vivió siempre al margen de la actividad literaria de su marido, Victor Hugo. Sin embargo, utilizando las informaciones y materiales que le proporcionó el propio escritor, redactó las memorias tituladas *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863), una obra que representa un testimonio muy interesante de la existencia de Hugo hasta 1841. El texto refleja la importancia que han tenido, en la vida y la obra posteriores de Hugo, algunos recuerdos de su infancia. Por ejemplo, sus estancias en Italia y en España dejaron huellas imborrables en el escritor que se han manifestado en su escritura, particularmente en el teatro, pero también en la poesía y la novela. A partir de estas memorias, el artículo pone de relieve como ciertos aspectos de su obra – ideas, temas, personajes, etc.– fueron inspirados por experiencias decisivas, vividas en su infancia y adolescencia.

Palabras clave: Victor Hugo, memorias, siglo XIX, narrativa, teatro, poesía.

* Ce travail s'inscrit dans le cadre des projets de recherche HUM 2007-64877/FILO, du Ministerio de Educación y Ciencia; et 05706/PHCS/07, du Programa de Generación de Conocimiento Científico de Excelencia de la Fundación Séneca, Agencia de Ciencia y Tecnología de la Región de Murcia.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie :
Literary fortune of experiences and childhood memories

ABSTRACT

Although Adèle Foucher, Victor Hugo's wife, always lived apart from her husband's literary profession, she used information and sources provided by her husband to write the memoir entitled *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863), an insightful view of Hugo's life up to 1841. The text reflects the impact that childhood memories had on Hugo's later life and works. For instance, his stays in Italy and Spain left an indelible mark on the writer, which would later be reflected in his oeuvre, particularly in his plays, but visible as well in his poems and novels. Using these memoirs as a starting point, the present article will draw attention to ideas, topics, and characters in Hugo's works inspired by his decisive childhood and adolescence experiences.

Key words: Victor Hugo, memories, 19th century, narrative, drama, poetry.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (1863), ainsi s'intitulent les mémoires de Victor Hugo jusqu'en 1841, date de l'échec des *Burgraves*. Qui était ce témoin de sa vie ? Il s'agit de sa femme, Adèle Foucher, Mme Victor Hugo depuis 1822. Bien qu'elle ait été toujours en marge de l'activité de son mari, elle a écrit ce texte, assistée et aidée par l'écrivain qui lui a fourni des renseignements et des matériaux¹.

Les bêtises que M. Victor Hugo faisait avant sa naissance est le titre du chapitre XXVIII des mémoires. Mais à quelle naissance se réfère cette phrase ? Elle fait allusion à la naissance de Hugo écrivain, de ce Hugo qui, à l'âge de treize ans, en 1815, commence à s'intéresser aux lettres dans la pension Cordier, où il compose une dizaine de cahiers de vers (Hugo, 1885-1926 : I, 207) puisque *le vent d'alors était à la poésie*² (Hugo, 1885-1926 : I, 207). Tout ce chapitre-là s'intéresse donc au rapport du jeune Hugo avec la littérature. En lisant ces pages, nous assistons aux

¹ Le véritable auteur de l'œuvre continue à être une question contestée. Adèle Foucher a manifesté la grande préoccupation qu'elle a eue en rédigeant cette œuvre, dans une lettre, du 7 mars 1855, adressée à Mme Paul Meurice, femme de l'écrivain Paul Meurice, homme de confiance et grand ami de Victor Hugo et de sa famille : *Ce que je fais sur mon mari va lentement. Je ne suis pas écrivain. Les notes, ce n'est rien, mais quand il s'agit, comme on dit, de rédiger, ma pensée tourne beaucoup* (référence consultée sur le site <http://www.victorhugo2002.culture.fr>). Charles, le fils de Victor Hugo, et Auguste Vacquerie ont corrigé et remanié le manuscrit postérieurement.

² La phrase réelle était *Les bêtises que je faisais avant ma naissance*. Elle avait été écrite par Hugo lui-même sur la première page du dernier des cahiers des vers (Hugo, 1885-1926 : I, 219-220). Seulement trois de ces cahiers nous sont parvenus. Le plus ancien, de 1815, *Cahier de vers français. Traits d'histoire, fables, portraits, épigrammes, etc.* se trouvait en possession de Louis Barthou – d'où qu'il soit connu comme *cahier Barthou* –. Au hasard des ventes, au début des années 50, cette œuvre tomba dans les mains d'un propriétaire qui accepta de le présenter à l'exposition du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Hugo, organisée par la BNF en 1952, avant de le déposer à la Harvard Library. C'est là que Géraud Venzac put le consulter pour en publier la première édition, *Trois cahiers de vers français inédits [1815-1818]*, Paris, J. Damase, 1952. Les deux cahiers suivants, *Poésies diverses. Victor. J'ai quinze ans, J'ai mal fait, je pourrai faire mieux. 1816. Septembre et Essais. Les bêtises que je faisais avant ma jeunesse* – phrase ajoutée par l'adulte –, longtemps détenus par Gustave Simon, furent déposés à la BNF.

premières escarmouches de l'écrivain, à son désir de se juger lui-même, à ses premières pièces dramatiques, ses traductions, ses premiers vers. Ses commencements littéraires et ses premières publications y sont rassemblés.

Tout ce qui est décrit dans ce chapitre est bien connu. Mais que se passe-t-il entre l'accouchement biologique et sa naissance littéraire à l'âge de treize ans, quels souvenirs d'enfance nous pouvons retracer dans l'ensemble de l'œuvre hugolienne à la lumière de ces mémoires ?

Ce sont des moments existentiels qui ont été décisifs dans son enfance et que nous découvrons en feuilletant *Victor Hugo raconté...* Sa naissance, sa mère ou ses voyages se présentent tous comme source d'inspiration littéraire.

À commencer par la naissance même de l'écrivain nous lisons dans les mémoires :

On attendait Victorine, ce fut Victor qui vint. Mais, à le voir, on eût dit qu'il savait que ce n'était pas lui qu'on attendait ; il semblait hésiter à rester ; il n'avait rien de la belle mine de ses frères ; il était petit et chétif au point que l'accoucheur déclara qu'il ne vivrait pas. [...]

Le moribond ne mourut pas. Il a dit lui-même « quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour » le firent « deux fois l'enfant de sa mère obstinée ». (Hugo, 1885-1926 : I, 22)

Hugo se souviendra de cette venue au monde malheureuse, racontée à plusieurs reprises par sa mère, et il la reproduit poétiquement dans ces fameux vers des *Feuilles d'automne* (1831) :

Ce siècle avait deux ans ! [...]
 Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
 Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
 Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
 Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix
 Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
 Abandonné de tous, excepté de sa mère,
 Et que son cou ployé comme un frêle roseau
 Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
 Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
 Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
 C'est moi. – [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 717)

Sa mère, oui, *sa mère c'était la vie* (Hugo, 1885-1926 : I, 23). Cette mère à laquelle il dédia quelques poèmes et dont la présence survole avec force le récit. *Ce qui ressort le plus de tous les cahiers que j'ai pu lire, c'est la tendresse absolue du fils pour la mère* (Hugo, 1885 : I, 243), lisons-nous dans ce chapitre XXVIII qui marque le passage de l'écolier à l'écrivain connu. À côté du souvenir et de l'influence maternelle, nous trouvons la figure du père qui représente pour le petit Hugo le symbole du pouvoir, du personnage important, du militaire napoléonien qui participe aux campagnes d'Italie et d'Espagne. Aucun souvenir spécial du général Hugo – *il connaissait à peine son père* (Hugo, 1885-1926 : I, 214) – et par contre beaucoup sur la mère. Le combattant patriarcal est chassé, tandis que Mme Hugo, source de sagesse et de liberté, impose son caractère. Le rêve napoléonien du père

rétrécît face à l'univers, magique et intellectuel, de la mère³. La *haine de la Révolution et de l'empire* (Hugo 1885-1926 : I, 214), et *l'amour des bourbons* (Hugo 1885-1926 : I, 214) que celle-ci, royaliste, lui transmet, eût des conséquences dans ses premiers vers :

La haine de l'empire éclate aussi dans la satire le Télégraphe⁴. L'adoration de la royauté n'était pas moins éperdue. Je remarque une chanson dont le refrain est Vive le roi ! vive la France !⁵ et une ode sur « la mort de Louis XVII » antérieure à celle des Odes et Ballades, avec une épigraphe de Delille⁶. Dans une autre ode (1817) la France appelle le du d'Angoulême « le plus grand de ses guerriers⁷ » [...].

Pour lui, les Bourbons apportaient la liberté. On allait respirer après la longue oppression impériale. Je lis dans une Épître à M. Ourry⁸ :

Peut-être tu me crois de ces vieux cacochymes,
Nobles, et grands prêcheurs des anciennes maximes ;
Ourry, détrompe-toi ; j'ai seize ans, et mes jours
Dans une humble roture ont commencé leur cours ;
Je respecte la Charte et son frein salutaire ;
Je lis l'Esprit des lois et j'admire Voltaire. (Hugo, 1885-1926 : I, 214-216)

Néanmoins, la figure paternelle est présente aussi dans la création hugolienne, dans des vers de jeunesse comme l'ode « À mon père » (*Odes et Ballades*, Livre deuxième 1822-1823) : [...] *Je rêve quelquefois que je saisis ton glaive, / O mon père ! et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève, / Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats* [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 346) ; ainsi que dans ceux des vieux jours que l'on trouve dans le poème « Georges et Jeanne » (*L'art d'être grand-père*, 1877) : [...] *Ô mes frères, au temps où mon père, jeune homme, / Nous regardait jouer dans la caserne, à Rome, / À cheval sur sa grande épée, et tout petits* [...] (Hugo, 2000-2001 : III, 582-583). Peut-être se souvient-il de cette petite anecdote racontée dans les mémoires : [...] *et Mme Hugo, rentrant du salon dans leur chambre, trouva le petit Victor qui effrayait ses frères de la fière mine dont il trébuchait dans le grand sabre paternel* (Hugo, 1885-1926 : I, 137).

Dès sa plus tendre enfance, Victor voyage sans cesse. Son premier souvenir est celui de l'Italie que la famille Hugo traverse suivant le père, gouverneur d'Avellino. Ce séjour laisse très peu de traces dans son œuvre, si ce n'est cette allusion à sa première rencontre avec la mort, à l'âge de cinq ans. L'enfant, accompagné de ses deux frères, regarde les corps pendus des hommes :

On avait repris les diligences. Emprisonnés dans l'intérieur, les enfants se désennuyaient en faisant, avec les brins de la paille qu'ils avaient sous les pieds, de petites croix qu'ils collaient aux

³ Seulement quelques années après la mort de sa mère, en 1821, Victor Hugo s'approchera de son progéniteur.

⁴ Voir Hugo (2000-2001 : I, 245-250).

⁵ Voir Hugo (2000-2001 : I, 15-16).

⁶ Cette composition date de 1818. Voir Hugo (2000-2001 : I, 139-144).

⁷ Il s'agit de l'ode « La France au duc d'Angoulême, grand-amiral » (1817). Voir Hugo (2000-2001 : I, 127-129).

⁸ La composition s'intitule « Réponse à l'épître au Roi de M. Ourry » (1818). Voir Hugo (2000-2001 : I, 175-179).

vitres. En les collant, ils voyaient, de distance en distance, des tronçons humains aux arbres de la route. C'étaient des bandits qu'on pendait pour intimider les autres. Les trois enfants ne se rendaient pas compte de l'objection qu'ils faisaient à la peine de mort en collant devant tous ces gibets le gibet de Christ.

Cette file de spectres préoccupait beaucoup le petit Victor et l'effrayait. (Hugo, 1885-1926 : I, 37-38)

Plus tard, en Espagne, Hugo rencontrera à nouveau la même image à Burgos. Il eût là la première vision de l'échafaud :

Ils demandèrent ce que c'était ; on leur dit que c'était l'échafaud et qu'on allait garrotter un homme. Cette idée leur fit peur et ils se sauvèrent à toutes jambes. En débouchant de la place, ils se croisèrent avec une confrérie de pénitents gris et noirs, portant de longs bâtons, gris et noirs aussi, qui avaient à leur extrémité supérieure des lanternes allumées ; leur cagoule baissée avait deux trous à la place des yeux ; ce regard sans visage parut lugubre aux enfants. Ces spectres avaient au milieu d'eux un homme lié sur un âne, le dos tourné vers la tête de l'animal. Cet homme avait l'air hébété de terreur. Des moines lui présentaient le crucifix, qu'il baisait sans le voir. Les enfants s'enfuirent avec horreur.

Ce fut la première rencontre de M. Victor Hugo avec l'échafaud. (Hugo, 1885-1926 : I, 157)

L'abolition de la peine capitale sera dans sa vie un motif de lutte courageuse. Mis à part d'autres types d'écrits, tous ses efforts pour y réussir se traduisent dans ses deux récits *Le dernier jour d'un condamné* et *Claude Gueux*.

À l'occasion de son premier voyage, il vécut en Espagne entre 1811 et 1812. Suivant son père, qui était général napoléonien, le petit Hugo s'installe à Madrid avec sa famille en pleine guerre de l'Indépendance. Il n'y reviendra qu'une seule fois, en 1843, parcourant quelques villes du Pays Basque⁹. Mais c'est le voyage de l'enfance par les terres d'Ibérie qui laissera des impressions impérissables dans sa création. Ainsi, au-delà de l'exotisme recherché par d'autres écrivains du XIX^e siècle, pour qui la culture espagnole ouvrait la porte de l'Orient, chez Hugo l'Espagne fait renaître à chaque instant les souvenirs de son enfance. Dès qu'il rentre en France à dix ans, ce pays restera et sera présent dans son cœur et dans son œuvre.

Il est certain que le thème espagnol était à la mode dans la première moitié du siècle, une mode qui se manifeste par une triple influence. D'une part, celle de nombreux ouvrages traduits des écrivains espagnols concernant particulièrement l'époque du Siècle d'Or et des légendes et traditions romanesques espagnoles ; deuxièmement les œuvres françaises ayant pour sujet l'Espagne ; la troisième influence, celle des récits des voyageurs qui ont parcouru le pays et qui, à leur retour, racontent leurs expériences vécues. Hugo met à profit les trois influences. L'Espagne se fait jour dans son œuvre par de nombreuses références à des écrivains ou des personnages légendaires et historiques espagnols. Il cite Calderón ou Lope, il compose des poèmes épiques dédiés au Cid (dans *La Légende des siècles*, 1859-1883)¹⁰, il avoue une grande admiration pour les *romanceros* et les imite – « Romance mauresque », dans *Les Orientales*, 1829).

⁹ *En voyage : Alpes et Pyrénées*, livre posthume publié en 1890 par son ami Paul Meurice, raconte, sous forme épistolaire, ses voyages aux Alpes (1839) et aux Pyrénées (1843).

¹⁰ Hugo admire Corneille, qui a dédié une pièce de théâtre à ce personnage épique.

Quant aux œuvres hugoliennes d'inspiration espagnole, il nous suffit de feuilleter son théâtre pour constater cette influence qui se manifeste dans ses pièces de jeunesse telles que *Inès de Castro*, et devient décisive à partir des œuvres *Hernani*, *Ruy Blas* ou *Torquemada*¹¹. Dans ces pièces, scènes et personnages sont ancrés dans la réalité espagnole que Hugo a connue. *Hernani* est le nom d'une ville espagnole que l'écrivain a visitée en arrivant en Espagne : *Victor fut ravi de ce bourg, dont il a donné le nom à un de ses drames* (Hugo, 1885-1926 : I, 112). Nous lisons dans le chapitre XIX des mémoires, où est décrit le Palais Masserano, demeure de la famille Hugo à Madrid :

Victor avait pris cette galerie en affection. On l'y trouvait seul, assis dans un coin, regardant en silence tous ces personnages en qui revivaient les siècles morts ; la fierté des attitudes, la somptuosité des cadres, l'art mêlé à l'orgueil de la famille et de la nationalité, tout cet ensemble remuait l'imagination du futur auteur d'*Hernani* et y déposait sourdement le germe de la scène de don Ruy Gomez. (Hugo 1885-1926 : I, 139)

Cependant, d'autres pièces présentent aussi des éléments ayant une origine espagnole. Dans le chapitre XX de *Victor Hugo raconté...*, dédié à la routine des frères Hugo au Collège des Nobles, nous trouvons une référence à *Cromwell* :

Une autre de ses rancunes a été un affreux grand gaillard, à cheveux crépus, à mains griffues, mal bâti, mal peigné, mal lavé, paresseux incurable et ne tourmentant pas plus son encrier que sa cuvette, hargneux et risible, qui s'appelait Elespuru. C'est le nom d'un des fous de *Cromwell*. (Hugo 1885-1926 : I, 150)

De même, le personnage de Triboulet¹² (*Le roi s'amuse*) semble inspiré par *Corcova*, pauvre bonhomme bossu, chargé de réveiller les pensionnaires au collège :

Cet éveilleur était le souffre-douleur des élèves. Lorsqu'ils étaient mécontents de lui, ils l'appelaient durement *Corcova* (bosse). Quand il avait bien fait son service et qu'ils voulaient lui être bons, ils l'appelaient *Corcovita* (petite bosse). Le pauvre homme riait ; peut-être s'était-il habitué à sa difformité ; peut-être en souffrait-il au fond et n'osait-il pas se fâcher de peur de perdre sa place. Eugène et Victor se mêlèrent bientôt à ces plaisanteries, et, pour remercier leur valet de chambre, lui donnèrent aussi, avec la grâce cruelle de l'enfance, son petit nom. M. Victor Hugo s'en est repenti plus d'une fois depuis, et *Corcovita* n'a pas été étranger à l'idée qui lui a fait faire *Triboulet* et *Quasimodo*. (Hugo, 1885-1926 : I, 144-145)

L'Espagne est devenue, donc, l'un des pôles de sa création dramatique. Ajoutons que l'amour de Hugo envers le théâtre date de son enfance. Sa première rencontre avec la scène se produit, étant tout petit, en Italie, dans la pièce *Geneviève de Brabant*, où *il faisait l'enfant* (Hugo, 1885-1926 : I, 25), puis à Bayone, où il assiste avec ses frères à plusieurs mises en scène des *Ruines de Babylone* de Pixérécourt que le narrateur des mémoires décrit en détail. Un peu plus âgé, à 13 ans, tenant comme compagnon son frère Eugène *le futur auteur de Ruy Blas débuta dans l'art*

¹¹ Àngels Santa (2002: 479) parle du *ciclo español*, à côté d'autres œuvres comme les poèmes sur le Cid et le cycle pyrénéen de *La légende des siècles*.

¹² Celui de Quasimodo (*Notre-Dame de Paris*) aussi.

dramatique par un Palais enchanté dont les répétitions allèrent grand train¹³ (Hugo 1885-1926 : I, 193).

Quant à la poésie, dans le recueil *Les Orientales*, Hugo se laisse entraîner plutôt par cette mode, si typique au XIX^e siècle, de l'Espagne orientale, lumineuse et méditerranéenne, puisqu'il n'a pas visité toutes les villes et contrées qu'il y invoque. Ainsi, dans le poème « Canaris » il remémore l'*Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant / Sur ses flottes avarès, / Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent, / Les chaînes des Navarres. [...]* (Hugo, 2000-2001 : I, 597). Le poème « Les Bleuets » évoque d'autres contrées que Hugo n'a pas visitées :

Entre les villes andalouses,
Il n'en est pas qui sous le ciel
S'étende mieux que Peñafiel
Sur les gerbes et les pelouses,
Pas qui dans ses murs crénelés
Lève de plus fières bastilles... [...]

La perle de l'Andalousie,
Alice, était de Peñafiel [...].

Un étranger vint dans la ville,
Jeune, et parlant avec dédain.
Était-ce un maure grenadin ?
Un de Murcie ou de Séville ? [...]

On ne savait. – La pauvre Alice
En fut aimée, et puis l'aima.
Le doux vallon du Xarama
De leur doux péché fut complice. [...]

Le jeune homme aux cheveux bouclés,
C'était don Juan, roi des Castilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés ! [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 664-665)

Son poème le plus connu probablement sur l'Espagne est celui dédié à « Grenade », ville qu'il n'eut pas l'occasion de connaître, comme d'ailleurs la plupart des autres villes qu'il décrit dans ses vers :

Soit lointaine, soit voisine,
Espagnole ou sarrasine,
Il n'est pas une cité
Qui dispute sans folie
À Grenade la jolie
La pomme de la beauté,
Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.

¹³ Nous conservons en plus deux pièces inachevées, *L'Enfer sur terre* et *Le Château au diable*, bégayées en 1812, lorsque Victor Hugo avait dix ans.

Cadix a les palmiers ; Murcie a les oranges ;
 Jaën, son palais goth aux tourelles étranges ;
 Agreda, son couvent bâti par saint-Edmond ;
 Ségovie a l'autel dont on baise les marches,
 Et l'aqueduc aux trois rangs d'arches
 Qui lui porte un torrent pris au sommet d'un mont. [...]

Toutes ces villes d'Espagne
 S'épandent dans la campagne
 Ou hérissent la sierra ;
 Toutes ont des citadelles
 Dont sous des mains infidèles
 Aucun beffroi ne vibra ;
 Toutes sur leurs cathédrales
 Ont des clochers en spirales ;
 Mais Grenade a l'Alhambra.

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les Génies
 Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,
 Forteresse aux créneaux festonnés et croulants,
 Ou l'on entend la nuit de magiques syllabes,
 Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
 Sème les murs de trèfles flancs ! [...]

Les clairons des Tours-Vermeilles
 Sonnent comme des abeilles
 Dont le vent chasse l'essaim ;
 Alcacava pour les fêtes
 A des cloches toujours prêtes
 A bourdonner dans son sein,
 Qui dans leurs tours africaines
 Vont éveiller les dulcaynes
 Du sonore Albaycin.

Grenade efface en tout ses rivales ; Grenade
 Chante plus mollement la molle sérénade ;
 Elle peint ses maisons de plus riches couleurs ;
 Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines
 Quand par un soir d'été Grenade dans ses plaines
 Répand ses femmes et ses fleurs. [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 660-663)

Le recueil se réclame malgré tout de quelques souvenirs enfantins, qui surgissent de l'expérience directe de l'écrivain. Les célèbres vers de « Novembre » remémorent notamment ses jours au Collège des Nobles, à Madrid. Ils y sont décrits également dans *Victor Hugo raconté... : [...] Puis je te dis les noms de mes amis d'Espagne, / Madrid, et son collège où l'ennui t'accompagne, / Et nos combats d'enfants pour le grand empereur. [...]* (Hugo, 2000-2001 : I, 687-688).

Les souvenirs que Hugo garde de son enfance se trouvent aussi dans d'autres recueils et d'autres poèmes tels que l'ode dédiée à Ramon de Benavente, dont il fait la connaissance au Collège des Nobles. Le poème s'intitule « À Ramon, duc de Benav » et il appartient au recueil *Odes et Ballades* (Livre cinquième 1819-1828). La première strophe est citée dans le chapitre XX des mémoires :

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
 Semblable au ris du condamné,
 Quand le mot qui doit le proscrire
 À son oreille a résonné !
 En pressant ta main convulsive,
 J'ai compris ta douleur pensive,
 Et ton regard morne et profond,
 Qui, pareil à l'éclair des nues,
 Brille sur des mers inconnues,
 Mais ne peut en montrer le fond. [...] (Hugo, 1985-1926 : I, 150)

Une autre composition du recueil, l'ode intitulée « Mon enfance », nous fait parcourir ces mêmes paysages et ces mêmes rêves que nous lisons dans *Victor Hugo raconté...* :

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
 Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
 Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours ;
 Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
 Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
 J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée ;
 Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
 Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée
 Qui lui parle, et qu'on ne voit pas ! ». (Hugo, 2000-2001 : I, 463-464)

Que ce soit l'Espagne, l'Italie plus lointaine, ou le Rhin, à côté de voyages imaginaires, le souvenir reste dans l'écriture. Voici quelques vers du poème « À mes amis L. B. et S. -B. » des *Feuilles d'automne* :

[...] Ainsi de mes projets. – Quand vous verrai-je, Espagne,
 Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
 Toi, Sicile que ronge un volcan souterrain,
 Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
 Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
 Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin ! [...]

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
 Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
 Ce que je voudrais voir je le rêve si beau !
 Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
 Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
 Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau !

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
 Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
 De noirs Escurials, mystérieux séjour,
 Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
 Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
 Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour ! [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 767)

Lors du voyage en Espagne, Hugo et ses frères apprirent rapidement l'espagnol. Ce génie précoce qui *avait appris tout seul à lire, rien qu'à regarder les lettres* (Hugo, 1885-1926 : I, 43-44), parlait la langue espagnole en six semaines :

Le lendemain de l'entrée de leur oncle, Eugène et Victor trouvèrent sur la table de leur chambre des livres neufs. Leur mère leur dit :

– Voici un dictionnaire espagnol et une grammaire. Vous allez vous y mettre dès aujourd'hui. Il faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois.

Ils le parlaient après six semaines et n'hésitaient plus que sur la prononciation. (Hugo, 1885-1926 : I, 82)

Le souvenir de cette langue fait son parcours particulier dans l'œuvre hugolienne. Il est présent partout, dans nombre d'épigraphes et de citations en espagnol. Voici quelques exemples tirés de *Feuilles d'automne* :

IV: De todo, nada, De todos, nadie. CALDERON. (Hugo, 2000-2001 : I, 725)

XI : Yo contra todos y todos contra yo. Romance de Viejo Arias. (Hugo, 2000-2001 : I, 743)

XXIII : Quien no ama, no vive. (Hugo, 2000-2001 : I, 761)

XXVIII : Buen viaje ! GOYA. (Hugo, 2000-2001 : I, 769)

XXXIX: Amor de mi pecho,

Pecho de mi amor !

Arbol, que has hecho,

Que has hecho del flor ? Romance. (Hugo, 2000-2001 : I, 806)

N'oublions pas non plus ces souvenirs racontés dans les mémoires, qui auront une certaine fortune littéraire : l'amitié des trois frères, la naissance de l'amour ou les Feuillantines.

En ce qui concerne la relation avec ses frères, le poème « À Eugène vicomte H. », du recueil *Les Voix intérieures* (1837), est dédié à la mort de son frère Eugène, le plus proche du poète :

[...] Doux et blond compagnon de toute mon enfance,
Oh ! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance
Pour un morne avenir,
Maintenant que la mort a rallumé ta flamme,
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,
Tu dois te souvenir !

Tu dois te souvenir de nos jeunes années !
Quand les flots transparents de nos deux destinées
Se côtoyaient encor,
Lorsque Napoléon flamboyait comme un phare,
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à sa fanfare
Comme une meute au cor !

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines,
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements,
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos si charmants ! [...]

T'en souviens-tu, mon frère ? après l'heure d'étude,
 Oh ! comme nous courions dans cette solitude !
 Sous les arbres blottis,
 Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
 L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
 Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées,
 Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées ;
 Le soir nous étions las,
 Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,
 Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
 Par notre mère, hélas ! [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 998-999)

Les vers de « Sagesse » (*Les Rayons et les Ombres*, 1840) rendent compte à eux seuls de la fortune littéraire de l'amitié des frères Hugo :

[...] Oh ! que j'étais heureux ! oh ! que j'étais candide !
 En classe, un banc de chêne, usé, lustré, splendide,
 Une table, un pupitre, un lourd encrier noir,
 Une lampe, humble sœur de l'étoile du soir,
 M'accueillaient gravement et doucement. Mon maître,
 Comme je vous l'ai dit souvent, était un prêtre
 A l'accent calme et bon, au regard réchauffant,
 Naïf comme un savant, malin comme un enfant,
 Qui m'embrassait, disant, car un éloge excite :
 – Quoiqu'il n'ait que neuf ans, il explique Tacite. –
 Puis près d'Eugène, esprit qu'hélas ! Dieu submergea,
 Je travaillais dans l'ombre, – et je songeais déjà. [...]

Le devoir fait, légers comme de jeunes daims,
 Nous fuyions à travers les immenses jardins,
 Éclatant à la fois en cent propos contraires.
 Moi, d'un pas inégal je suivais mes grands frères ;
 Et les astres sereins s'allumaient dans les cieux,
 Et les mouches volaient dans l'air silencieux,
 Et le doux rossignol, chantant dans l'ombre obscure,
 Enseignait la musique à toute la nature [...]. (Hugo, 2000-2001 : I, 1120-1121)

Quant à l'amour, le chapitre XVI des mémoires, intitulé « Une Idylle à Bayonne », raconte le transport ressenti par l'écrivain à l'égard d'une petite fille de dix ans, alors qu'il en avait neuf¹⁴ ; et dans le chapitre XIX, intitulé « Le Palais

¹⁴ Plus tard, quand Hugo revisite le Pays Basque, il essaiera de la rencontrer, tel qu'il le décrit dans *En voyage : Alpes et Pyrénées : À peine arrivé à Bayonne, j'ai fait le tour de la ville par les remparts, cherchant la maison, cherchant la porte, cherchant le verrou ; je n'ai rien retrouvé, ou du moins rien reconnu* (Hugo, s.a. : 46-47). Le souhait de Hugo de revoir cet amour de l'enfance une trentaine d'années après, est raconté aussi dans les mémoires de 1863 : *Trente-trois ans plus tard, en 1844, il repassa par Bayonne. Sa première visite fut pour la maison de 1811. Était-ce le souvenir de sa mère qui l'y attirait, ou celui de la petite liseuse ? La façade était la même ; elle n'avait qu'un peu vieilli ; il revit le balcon, la porte, la fenêtre de sa chambre ; mais il ne revit pas le perron de la cour ; la maison était fermée. Il ne revit pas non plus sa liseuse. Il entra dans les maisons d'à côté et demanda si elle*

Masserano », apparaît *la petite Pepita* (Hugo, 1885-1926 : I, 139), fille du marquis de Monte-Hermosa, qui était sa camarade de jeux à Madrid.

Pepita sera la protagoniste d'un beau et gracieux poème datant de ses vieux jours, qui appartient au recueil *L'Art d'être grand-père* :

PEPITA

[...] Pepita... – Je me rappelle !
Oh! le doux passé vainqueur,
Tout le passé, pêle-mêle
Revient à flots dans mon cœur ;

Mer, ton flux roule et rapporte
Les varechs et les galets.
Mon père avait une escorte ;
Nous habitions un palais ;

Dans cette Espagne que j'aime,
Au point du jour, au printemps,
Quand je n'existais pas même,
Pepita – j'avais huit ans –

Me disait : – Fils, je me nomme
Pepa ; mon père est marquis. –
Moi, je me croyais un homme,
Étant en pays conquis.

Dans sa résille de soie
Pepa mettait des doublons ;
De la flamme et de la joie
Sortaient de ses cheveux blonds. [...]

Et c'était presque une femme
Que Pepita mes amours.
L'indolente avait mon âme
Sous son coude de velours. [...] (Hugo, 2000-2001 : III, 636-637)

Nous retrouvons déjà cependant le souvenir de la petite espagnole dans *Le dernier jour d'un condamné* (1829), une œuvre qui reproduit quelques détails autobiographiques de son enfance. Voici un fragment du chapitre XXXIII :

Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce.

Et puis, quatre ans plus tard, m'y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin.

La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, Pepa. [...]

logeait toujours là, ou ce qu'elle était devenue ; personne ne la connaissait. Il dessina la maison et se mit à errer dans la ville, avec un vague espoir de la rencontrer, mais il ne vit aucun visage qui lui ressemblât, et il n'a jamais entendu reparler de celle dont il a été amoureux à neuf ans (Hugo, 1885-1926 : I, 102-103).

Ce soir-là, c'était un soir d'été. Nous étions sous les marronniers, au fond du jardin. [...]
 Je la vois encore ; elle était tout en noir, en deuil de sa grand-mère. Il lui passa par la tête une idée d'enfant ; Pepa redevint Pépita, elle me dit : Courons ! [...]
 J'étais hors de moi. [...]
 – Asseyez-vous là, me dit-elle. Il fait encore grand jour, lisons quelque chose. Avez-vous un livre ?
 J'avais sur moi le tome second des Voyages de Spallanzani. J'ouvris au hasard, je me rapprochai d'elle, elle appuya son épaule à mon épaule, et nous nous mîmes à lire chacun de notre côté, tout bas, la même page. Avant de tourner le feuillet, elle était toujours obligée de m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien. – Avez-vous fini ? me disait-elle, que j'avais à peine commencé. [...] (Hugo, 1858 : 106-108)

L'amour de Pepita apparaît associé à celui de la petite fille que Hugo a rencontrée à Bayonne. Les similitudes entre le texte précédent et quelques fragments du chapitre XVI de *Victor Hugo raconté...* sont assez évidentes :

Quand il y avait un exercice à feu, Abel et Eugène, qui faisaient les grands, comme disait leur mère, ne manquaient pas d'aller voir la manœuvre sur les remparts. Victor aimait mieux rester avec la petite fille.

Elle lui disait : – Viens avec moi, je te ferai la lecture pour te désennuyer.

Elle le menait dans un coin où il y avait un perron. Ils s'asseyaient tous les deux sur les marches, et elle se mettait à lire de très belles histoires dont il n'entendait pas un mot parce qu'il était occupé à la regarder.

Sa peau, mate et transparente, avait la blancheur délicate du camélia. Il pouvait la regarder à son aise pendant qu'elle avait les yeux sur le livre. Lorsqu'elle levait la tête de son côté, il devenait tout rouge.

Par instants, elle s'apercevait de son manque d'attention ; alors elle se fâchait, et lui disait : – Mais tu n'écoutes pas du tout ! fais donc attention, ou je cesserai de lire. Il protestait qu'il avait écouté très bien, afin qu'elle continuât à baisser les yeux ; mais, quand elle lui demandait quel passage l'avait le plus intéressé, il ne savait que répondre. [...] (Hugo, 1885-1926 : I, 101-102)

Il y a aussi le souvenir d'autres jeunes filles dans la création hugolienne. Nous pensons que la *Lise* de quelques compositions poétiques pourrait être cette liseuse enfantine, dont nous parlent les mémoires. C'est le cas, par exemple, de la Lise qui apparaît dans *Les Contemplations* (1856), ces *Mémoires d'une âme*¹⁵ marqués par l'autrefois et l'aujourd'hui. Un poème du recueil porte son nom :

J'avais douze ans ; elle en avait bien seize.
 Elle était grande, et, moi, j'étais petit.
 Pour lui parler le soir plus à mon aise,
 Moi, j'attendais que sa mère sortît ;
 Puis je venais m'asseoir près de sa chaise
 Pour lui parler le soir plus à mon aise. [...]

Elle disait de moi : C'est un enfant !

¹⁵ Hugo définit ainsi cette œuvre dans sa préface : [...] *Qu'est-ce que les Contemplations ? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les Mémoires d'une âme. Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. [...] Une destinée est écrite là jour à jour. [...]* (2000-2001 : II, 481).

Je l'appelais mademoiselle Lise ;
 Pour lui traduire un psaume, bien souvent,
 Je me penchais sur son livre à l'église ;
 Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu !
 Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu. [...] (Hugo, 2000-2001 : II, 505-506)

Que ce soit des amours réels, des amours imaginaires ou des souvenirs d'amours, cette Lise devient la *Rose* d'une autre composition des *Contemplations* intitulée « Vieille chanson du jeune temps » :

Je ne songeais pas à Rose ;
 Rose au bois vint avec moi ;
 Nous parlions de quelque chose,
 Mais je ne sais plus de quoi. [...]

Moi, seize ans, et l'air morose ;
 Elle vingt ; ses yeux brillaient.
 Les rossignols chantaient Rose
 Et les merles me sifflaient. [...] (Hugo, 2000-2001 : II, 520)

Les Feuillantines, demeure habitée par la famille Hugo à Paris de 1809 jusqu'en 1813, est très liée aux souvenirs d'enfance de l'écrivain. Le chapitre VII des mémoires s'intitule « Les Feuillantines » et le narrateur insiste sur ce lieu idyllique où Victor commença à admirer la nature et qui éveilla son imagination poétique. Quelques poèmes postérieurs nous la montrent, toujours associée à la mère, aux frères, aux jeux enfantins, à l'amour de la nature. Là il y avait *le sourd* :

[...] ce monstre fabuleux qui a des écailles sous le ventre et qui n'est pas un lézard, qui a des pustules sur le dos et qui n'est pas un crapaud, qui habite les trous des vieux fours à chaux et des puisards desséchés, noir, velu, visqueux, rampant, tantôt lent, tantôt rapide, qui ne crie pas, mais qui regarde, et qui est si terrible que personne ne l'a jamais vu. (Hugo, 1885-1926 : I, 44)

L'écrivain rappelle ce *sourd* dont se servaient les frères pour jouer, bien des années après, dans *Les Misérables* (1862), lorsqu'il décrit le gamin de Paris¹⁶ :

À peine revenus de l'école, Victor disait à Eugène : Allons au sourd ! et vite, jetant leurs cahiers, sans donner à leur mère le temps de les embrasser, ils se précipitaient, roulaient dans le puisard, écartaient les ronces, ôtaient les briques, fouillaient les trous, – Je le tiens ! – Le voilà ! – et étaient fort désappointés lorsqu'après une heure de recherche acharnée ils n'avaient pas trouvé cette bête qu'ils savaient ne pas exister. (Hugo, 1885-1926 : I, 44)

Un poème des *Contemplations* est dédié « Aux Feuillantines » :

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
 Notre mère disait : « Jouez, mais je défends
 Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles. »

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.

¹⁶La citation de *Victor Hugo raconté...* qui précède, à propos de la description du *sourd*, reproduit le même texte des *Misérables* (Partie III, livre I, chapitre II). Voir Hugo (2000 : 592).

Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles. [...] (Hugo, 2000-2001 : II, 692)

En 1839, lorsque Victor Hugo compose *Les Rayons et les ombres* il se souvient de « Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813 » :

[...] J'eus Dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,
Trois maîtres : – un jardin, un vieux prêtre et ma mère.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que les paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres ;
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presque un champ, dans le fond, presque un bois.
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,
Était un doux vieillard. Ma mère – était ma mère !

Ainsi je grandissais sous ce triple rayon. [...] (Hugo, 2000-2001 : I, 1064)

Sans abandonner ce recueil, le poème XXXVII exprime sa passion pour la nature, qui trouve une expression particulière dans l'amour pour les oiseaux, symbole de la vie et de la liberté :

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux.
D'abord je leur faisais de cages de roseaux
Où je les élevais parmi de mousses vertes.
Plus tard je leur laissais les fenêtres ouvertes.
Ils ne s'envolaient point ; ou, s'ils fuyaient aux bois,
Quand je les rappelais ils venaient à ma voix.
Une colombe et moi longtemps nous nous aimâmes.
Maintenant je sais l'art d'appivoiser les âmes. (Hugo, 2000-2001 : I, 1108-1109)

Cet amour provient de l'enfance de Hugo. Dans *Victor Hugo raconté...*, le narrateur nous révèle le plaisir des trois frères lors du voyage en Espagne d'avoir des oiseaux : *Ils eurent d'autres préoccupations. Une des principales fut d'acheter des oiseaux ; ils y mettaient tout leur argent et rentraient chaque jour avec de nouvelles cages de verdiers et de chardonnerets* (Hugo, 1885-1926 : I, 101). Lesquels, quelques jours après, ils durent laisser en liberté, puisque *Mme Hugo résista absolument à se charger de cinq ou six cages d'oiseaux, et les enfants, ne pouvant emmener leurs prisonniers ailés, les mirent en liberté* (Hugo, 1885-1926 : I, 105).

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère, / Trois maîtres : – un jardin, un vieux prêtre et ma mère (Hugo, 2000-2001 : I, 1064), avoue Hugo. La mère, les Feuillantines et ce prêtre. Nous sommes en 1813 et l'écrivain suit des cours au lycée Napoléon. Ce *vieux prêtre* est le proviseur du lycée. Son premier contact avec les lettres vient de la main de M. Larivière. Avec lui, le petit Victor balbutie ses premiers vers. Peut-être lui a-t-il dédié le poème « Le maître d'école » inséré dans *Les Contemplations*. À Madrid il fut pensionnaire du Collège des

Nobles, après ce sera la pension Cordier en 1815. Les deux pensionnats sont sombres et ils sont dirigés par des personnages injustes, mais Hugo y noue des amitiés à vie : le duc Ramón de Benavente, que nous avons déjà cité, ainsi que Jules Claye, imprimeur de quelques œuvres de l'auteur, qu'il rencontre à la pension. *Mais ce fut à la pension Cordier que sa fièvre de versification se déclara tout à fait* (Hugo, 1885-1926 : I, 208). Pendant trois ans, jusqu'en 1818, il a composé

[...] des vers de toutes sortes possibles : odes, satires, épîtres, poèmes, tragédies, élégies, idylles, imitations d'Ossian, traductions de Virgile, d'Horace, de Lucain (César passe le Rubicon), d'Ausone, de Martial, romances, fables, contes, épigrammes, madrigaux, logoglyphes, acrostiches, charades, énigmes, impromptus. Il fit même un opéra-comique. [...] (Hugo, 1885-1926 : I, 210)

Mais ce sont déjà *les bêtises* que Victor Hugo faisait avant son entrée triomphale dans la littérature.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- HUGO, V. (s.a) : *En voyage : Alpes et Pyrénées*, Librairie du Victor Hugo Illustré, Paris.
- HUGO, V. (1858) : *Le dernier jour d'un condamné. Littérature et philosophie mêlées*, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, coll. « Hetzel », Paris.
- HUGO, V. (1885-1926) : *Œuvres complètes de Victor Hugo : Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie ; Œuvres de la première jeunesse*, J. Hetzel & A. Quantin, puis Société d'éditions littéraires et artistiques, Paris, 2 vols.
- HUGO, V. (2000) : *Les Misérables*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris.
- HUGO, V. (2000-2001) : *Œuvres poétiques*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 3 vols.
- SANTA, À. (2002) : « La Guerra de la Independencia y la imagen napoleónica », in Mercé Boixareu y Robin Lefere (coords.), *La Historia de España en la literatura francesa: Una fascinación...*, Castalia, Madrid, 469-486.